

Suite...

VI.

Et à la suite se suivant, les voilà entrant dans une énorme salle verte et bleue. Au-dessus de leur tête, le plafond oscillait doucement, teinté lui aussi de bleu et mêlé d'un jaune crépitant de lumière. Ils mirent un moment à comprendre qu'ils étaient au fond d'une piscine.

« Wouaou », soupira Gilles la bouche grande ouverte.

Même David s'était tu, une main sur les lèvres et la tête levée vers la surface scintillante.

« Oh ! », Marion s'éleva doucement ; en riant déjà elle s'éloignait d'eux ; Gilles se mit à courir, les mains tendues : « Attends ! » Il fit un saut pour l'attraper par un pied et resta en suspens, flottant à la suite de Marion dans l'air liquide. Il avait réussi à attraper son pied, elle le fit venir à sa hauteur en lui prenant les mains. Ils continuaient de monter, flottant mollement dans la vaste étendue bleue. « Viens ! » criaient-ils à David, qui après avoir couru derrière eux, bondit à son tour.

Ça y est. Ils étaient tous les trois en train de flotter au fond de la piscine, dans l'air moelleux qui les portait souplement. Ils commencèrent à nager, à se laisser aller sur le dos, faire des sauts périlleux avant et arrière, au ralenti. David disait : « On n'a jamais vu une disco pareille ! Normalement on doit toujours danser ! » et il rigolait, joyeux : « Et pour une fois je peux parler autant que je veux ! » Mais ils l'entendaient mal ; sa voix était assourdie par la surface dans laquelle ils flottaient.

Ils virent un peu plus loin quelques silhouettes qui dérivait, et David fit signe à Gilles et Marion pour qu'ils s'approchent de lui. Il leur dit, des bulles sortant à la chaîne de son nez : « J'aurais dû vous expliquer avant, mais je pensais pas que la disco serait si proche. Ecoutez ! Il n'y a pas tout le monde qui vient aux disco ! Seulement les sociables. » Il leur fit un grand sourire plein de bulles entre les dents : « Comme moi ! » Gilles gloussait ; il se mit à souffler devant lui pour faire des ronds dans l'air liquide.

-Les sociables ? », interrogea Marion qui voulait en savoir plus. « Ben oui, par exemple, l'ermite il vient jamais aux disco parce qu'il n'est pas sociable. Et la dame aux exigences non plus, parce que les disco ne sont pas assez.... » David se tut un moment, cherchant le mot, et puis s'écria : « pas assez chic ! pas assez chic pour elle » en soufflant des dizaines d'énormes bulles d'air, de joie de s'être souvenu. « C'est parce qu'ils sont pas sociables, vous comprenez ? Moi je suis sociable, par exemple ! » Et, très fier de lui, il se tapait du doigt sur le torse en leur souriant, les dents pleines de bulles.

David désigna ensuite, loin devant eux et accroché au sol devant une petite roulotte, un petit homme avec une casquette sur la tête : « Lui, c'est Monsieur l'organisateur. Lui aussi, il est sociable. Il organise toujours des fêtes pour les gens ; il ne pense qu'à ça, même... » David, qui s'était mis sur le ventre, regarda Gilles et Marion d'un air pensif : « Les gens sont bizarres, vous trouvez pas ? » Sans attendre la réponse, il se redressa et proposa : « Vous voulez qu'on aille le voir ? »

Il se mit aussitôt, en faisant de grands remous d'air, à nager vers le fond de la piscine, vers le petit homme et sa roulotte. Marion le retint par la jambe : « Attends ! Qu'est-ce qu'on fait là, nous ? » David ne comprenait pas, Marion insista : « L'obèse nous a demandé si on voulait rester. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que c'est ici qu'on saura si on veut rester ou pas ? »

David essaya une figure presque sérieuse : il croisa les bras sur son torse et les regarda avec toute la concentration dont il était capable, les sourcils froncés : « Je suis arrivé il y a très très longtemps... Il paraît que j'aurais pu repartir. Moi je n'ai rien remarqué, mais c'est ce qu'on m'a dit. Il paraît qu'on doit savoir pourquoi on est là ; ça nous permet de savoir si on veut repartir ou pas... Mais moi je ne sais toujours

pas pourquoi je suis là... » Il pouffa de rire dans ses mains, leur demanda : « Vous le savez, vous ?

-Pourquoi on est là ? », demanda Gilles en haussant les sourcils avec étonnement et oubliant un instant les bulles d'air. David, pouffant toujours : « Vous le savez pas non plus ? En tout cas, c'est ça qu'il voulait dire, l'obèse. Que vous pouvez repartir d'ici... Mais si vous ne savez pas non plus pourquoi vous y êtes, ça veut dire qu'on pourra rester amis pour toujours ! Et comme ça, si on reste amis, moi je pourrai vous raconter ce que... » Mais David s'était déjà retourné et nageait vers le fond de la piscine, vers le monsieur et sa roulotte. Gilles et Marion ne l'entendaient plus. Marion chuchota à l'oreille de Gilles : « Moi je veux pas être son amie pour toujours ! Il écoute jamais rien. »

VII.

« Un cocktail de la contemplation ? Un cocktail des pensées heureuses ? Ou peut-être un cocktail de la méditation pour notre jeune ami... ? », l'homme à la casquette après avoir pincé la joue de David, se mit à secouer des shakers dans tous les sens, en continuant de parler aux enfants appuyés tous trois contre la devanture de sa roulotte : « Vous êtes ici dans la fête de l'âme ! Reposez-la, laissez-vous porter ! Appréciez ce moment de paix, d'intense perception sensorielle. Cela ne peut que surprendre un jeune homme comme toi, mon petit David ! » Et l'homme, après avoir secoué très fort un dernier shaker, l'avoir lancé en l'air et frappé contre les murs de sa roulotte sous les yeux médusés des trois enfants, en versa le contenu visqueux, et tendit à David un immense verre rempli d'un liquide jaune qui fumait et dans lequel flottait des coulées de rose : « Santé ! »

David regardait sa boisson avec curiosité. L'homme insista : « C'est pour aller avec la fête ! Tu seras dans l'ambiance, mon petit... » David sourit au monsieur et dit : « Vous croyez ? » Il but alors sa boisson d'une seule gorgée, puis s'écria : « Miam ! c'était super bbbbbb... » et puis ses yeux s'ouvrirent tout grand. Il se mit à regarder autour de lui, puis il toucha l'air liquide, son visage et soupira enfin dans un souffle : « Wouaou... »

Il avait complètement oublié Gilles et Marion, dont il s'éloigna en silence, l'air tout épaté par le sol et les flots bleus l'environnant.

L'homme à la casquette sourit : « Je l'ai peut-être un peu surdosé, mais il pourra profiter de l'ambiance, pour une fois... Et qu'est-ce que je vais vous servir, à vous ? Est-ce que vous flottez bien ? » L'homme à la casquette attendait une réponse en les étudiant. Gilles répondit : « Oui, nous flottons très bien, merci... » et Marion ajouta : « Nous devons savoir pourquoi nous sommes ici.

-Ah ah ! Des nouveaux ! Mais vous êtes ici pour faire la fête ! Tout le monde est là pour faire la fête, pour quoi d'autre !? Attendez, je vais vous trouver quelque chose qui vous... » Il s'était retourné pour chercher dans ses fioles et ses bouteilles ce qui pourrait leur convenir. Gilles et Marion s'éloignèrent sans bruit ; ils ne voulaient pas faire la fête, eux. Marion, insistante, à Gilles : « Il faut qu'on sache ce qu'on fait là !

-Tu veux repartir ?

-Je veux comprendre ! » Ils se laissèrent flotter un long moment dans la piscine, rencontrant ici et là des gens qui flottaient en silence, l'air heureux. Un peu plus loin, ils virent David qui, sans doute pour la première fois de sa vie, n'éprouvait pas le besoin de parler et qui observait sa main avec fascination. « Elle a dû être forte, sa boisson, dis donc... », gloussa Gilles en tapant Marion du coude.

Mais celle-ci le tirait vers la surface de la piscine, déterminée à comprendre et plus du tout intéressée par l'étrange disco.

VIII.

Ils émergèrent ; tout alentour, les flots scintillants, frémissants doucement sous la lumière du ciel et eux tout seuls, leur deux têtes rondes à la surface de l'eau. Ils commencèrent à nager sur le dos, regardant le ciel et la lumière, enfin tranquilles. On entendait par à coups des barbotements : c'était l'eau qu'un souffle plus vif agitait autour d'eux. Sur le dos et se tenant la main, ils étaient tous deux pleins de pensées heureuses, parce qu'il faisait beau et qu'ils se sentaient bien. « C'est super, les discos », commenta Marion. Et ils se turent encore longtemps, longtemps, longtemps...

Et puis ils entendirent des cris, « des vrais cris comme à la maison », comprit immédiatement Gilles, qui se sentit tout à coup très nerveux. La méditation liquide était définitivement rompue. Ils se redressèrent. Là-bas, près des limites de la piscine, ils virent deux autres têtes à la surface de l'eau. C'est de là que partait la stridente cacophonie. Ils se rapprochèrent.

« Je t'avais dit que je ne pouvais pas plonger sans un bonnet de bain ! Je t'avais dit de le prendre !

-Mais c'est pas grave, regarde ça mouille même pas.

-Ce n'est pas la question ! Tu ne prends jamais rien au sérieux ! » La femme tapa sur la surface de l'eau avec irritation. Gilles sentit un picotement lui chatouiller la colonne vertébrale. Marion dit : « Bonjour.

-Bonjour, petite. » C'était l'homme qui avait répondu ; après avoir regardé les deux enfants, il dit à sa femme : « Regarde, les gosses n'ont pas les cheveux mouillés.

-Ce n'est pas la question ! Tu devais prendre le bonnet de bain ! C'est tout ce que tu devais faire ! » L'homme s'énerma : « Oh ! Mais hier c'est toi qui as oublié les sandwiches !

-De toute façon tu manges trop ! »

Gilles sentit des piqûres, d'intenses démangeaisons qui lui parcouraient le dos ; il se mit à se contorsionner et à rire, parce que ça chatouillait. Ce qui attira l'attention des deux vieux. La dame s'adressa à Marion en désignant le monsieur : « Regardez comme il est gros ! ça ne peut pas lui faire du mal, de maigrir un peu ! N'est-ce pas, petite ? »

Marion hésitait ; elle dit finalement : « Mais les monsieurs, ils sont tous gros... » Elle pensait à son papa qui était tout à fait comme le monsieur. La dame eut un rire victorieux, et s'écria : « Certainement pas ! Il n'y a pas tout le monde qui se laisse aller, regarde-moi petite ! » La dame sortit ses deux bras de l'eau, pour montrer comme ils étaient fins. Le monsieur prit un de ses bras avec violence pour le remettre dans l'eau : « Laisse cette enfant tranquille !

-De toute façon, avec toi, on ne peut jamais rien faire ! Tu gâches toujours tout ! » Oh qu'est-ce que ça chatouillait ! Gilles riait de plus en plus en essayant de se gratter le dos, pendant que les deux vieux continuaient de crier. Et alors, à un cri plus strident, il sentit comme une décharge tout le long de sa colonne vertébrale, comme quand on peut enfin gratter une très grosse piqûre de moustique, et c'est là qu'il commença à s'élever, très vite. « Marion ! », cria-t-il.

Marion n'eut que le temps de s'agripper à ses jambes ; ils étaient déjà au-dessus de la piscine, au-dessus du couple qui les regarda quelques secondes, avant de se remettre à crier en tapant les flots mous ; ils les dépassèrent, s'éloignèrent, s'élevèrent encore au-dessus de la piscine, jusqu'à ce qu'ils voient là-bas l'herbe grasse qui la bordait.

Le dos de Gilles ne démangeait plus du tout ; en-dessous d'eux, il regardait la masse d'air liquide au fond de laquelle on distinguait les silhouettes rêveuses des danseurs qui lentement dérivait. Il dit à Marion : « C'est à cause de mon dos ! Il a commencé à gratter...

-T'as vu, ils étaient comme tes parents !

-Tu crois ?

-Ben oui... Exactement pareils ! »

Main dans la main et allant au ralenti dans l'air tranquille, ils flottèrent ainsi sans à-coups jusqu'à atteindre la pelouse qui bordait la piscine. Ils se posèrent comme deux pétales sur de la crème fouettée. Le vol avait été moelleux comme une caresse ; ils en étaient encore tout assouplis. Marion bâilla ; Gilles fit de même puis s'étendit et se gratouilla le dos avec contentement.

Marion dit : « On pourrait faire une petite sieste ? » Gilles proposa : « Ensuite, on cherchera à manger, d'accord ?

-D'accord. »

Ils s'allongèrent côte à côte dans l'herbe grasse, au bord de l'immense piscine qui poursuivait indéfiniment ses clapotis rythmés, tout pleins des voluptés estivales, soleil et fraîcheur. Ils s'endormirent en souriant.

IX.

« Gilles ! Gilles.. ! » Marion le secouait. Il ouvrit les yeux, lui sourit parce qu'elle était jolie comme un sucre, et demanda : « Mmh ? »

Elle, penchée au-dessus de lui, concentrée, commença : « T'es trop moche quand tu dors. Réveille-toi. » Bien éveillé, et d'un coup, de surprise, Gilles se redressa : « Quoi... quoi ?

-Je ne veux plus rester avec toi, t'es trop moche. Qu'est-ce que t'es moche !

-Mais je suis pas moche, Marion...

-Si si, t'es moche. Je viens de voir, quand tu dormais, comme tu es moche. En plus, tu es ... Tu es tellement bête... »

Gilles, bouleversé, agrippa le bras de Marion. « Marion ! Qu'est-ce que...

-Et je te déteste... »

Marion avait les yeux pleins de larmes. Gilles crut comprendre et se mit à rire avec soulagement : « Arrête, c'est vraiment pas drôle... Même toi, ça te fait pleurer...

-Je pleure parce que t'es tellement bête. » Elle se mit à crier en pleurant : « C'est ça qui me fait pleurer ! C'est que t'es trop bête ! Comment est-ce qu'on peut être aussi bête ??

-Mais Marion... » Gilles, qui ne savait plus quoi dire, la regarda en silence. Se frotta les yeux, pour s'assurer qu'il ne faisait pas un cauchemar horrible. La regarda à nouveau. Ce n'était pas un cauchemar. Alors il se mit à pleurer lui aussi. « Pourquoi tu dis ça ? C'est tellement méchant, de dire ça...

-T'es moche ! et t'es bête ! Je ne veux plus que tu me parles, espèce de morpion écrasé ! » Elle se leva brutalement, en le regardant durement, et les yeux presque secs : « Je te déteste ! » Le dos de Gilles commença à brûler. « Aïe !

-Et tu pues ! Tu sens le chien écrasé ! Le caca de chien écrasé ! » Ah ! Ce dos, qu'est-ce qu'il faisait mal ! Comme un arrachement tout le long de l'échine, ça se déchirait lentement ; Gilles gémit encore, doucement, tout en pleurant : « Aïe.

-Je te déteste tellement que je pourrais te vomir dessus ! » Elle, debout, le regardait avec son regard méchant ; il leva les yeux vers elle, vit la méchanceté sur son visage, et sentit avec violence son cœur se déchirer et son échine se décoller, un long long décollement et puis il se sentit lui-même soulevé, comme décollé du sol. Il cria : « Aïe ! Aïe ! » et déjà il était en l'air, déjà il s'élevait très haut, très vite comme une fusée fusant vers le ciel, et Marion s'était accrochée à sa ceinture et le regardait en souriant bizarrement.

X.

Ils continuaient de monter ; il continuait de pleurer, mais il n'avait plus mal dans le dos. Il cria en gigotant : « Pourquoi tu souris ? Laisse-moi, t'es tellement méchante ! » Et il essaya de la détacher de lui, et de la faire chuter là-bas, sur le sol qui s'éloignait toujours. Elle tenait ferme, et cria : « Mais j'ai fait exprès ! C'était pour que tu t'envoles ! » Et elle se mit à rire : « C'est pour ça qu'on est là ! C'est parce que tu ne supportes plus du tout les problèmes ! »

Ils cessèrent de monter, d'un coup. Gilles regarda Marion avec ébahissement ; elle continuait de lui sourire. Le vol devint stationnaire, un flottement à nouveau doux dans l'air d'été, puis ils se mirent à redescendre ; ils voyaient à nouveau les silhouettes, très loin au fond de l'eau, qui doucement dérivait. Elle insista, la tête levée vers lui : « Chaque fois qu'il y a des problèmes, tu t'envoles ! C'est pour ça ! » Ils se regardèrent en silence, elle souriant et lui toujours ébahi. Finalement elle dit : « Et maintenant on va redescendre, tu vois ! » et elle baissa la tête pour regarder dans la piscine tandis qu'ils continuaient de descendre. Ils ne parlaient plus. Gilles, dont la ceinture commençait à céder, s'accrochait à son pantalon et réfléchissait en regardant tantôt le sol, tantôt la tête baissée de Marion.

Il dit doucement : « Chaque fois qu'il y a des problèmes, je m'envole ?... » Voilà qui le laissait définitivement perplexe et pantois. Finalement il conclut : « Wouaou.... »

Mais il était temps qu'ils redescendent, sinon tout le monde allait voir le derrière de Gilles et ce serait bien embarrassant, n'est-ce pas.. ? Accroché avec la dernière énergie à sa ceinture toute relâchée, Gilles voyait donc avec le dernier soulagement le sol se rapprocher. Marion n'avait pas senti le danger, concentrée qu'elle était sur la dérivation des gens là-bas dans la piscine. Mais déjà ils se posaient sur le gazon.

Gilles, tout excité, remonta son pantalon et resserra sa ceinture avant de se mettre à rire : « Ça veut dire que plus personne ne pourra jamais nous embêter ! » Il se mit à secouer Marion : « Tu te rends compte ? Dès que quelqu'un nous embêtera, on pourra pfuiit ! s'envoler ! Alors plus personne pourra nous embêter ! » Et il continuait de rire, tout fier de son nouveau pouvoir et de la possibilité de toujours s'envoler.

Mais Marion, elle, elle ne rigolait pas.

Elle s'assit dans l'herbe et se mit à observer le gazon, arrachant de temps en temps un brin d'herbe ici et là qui dépassait.

Gilles regardait en l'air en souriant ; il dit encore : « C'est incroyable ! J'aurai plus besoin d'écouter tous ces trucs tristes qu'ils se disent ! Pfuitt ! » et il faisait des pirouettes en lançant les bras vers le ciel. C'est qu'il sentait dans son échine des chatouillements, des élans de légèreté qui donnait envie de s'élever là-haut ; des rires euphoriques lui pinçaient les joues mais Marion continuait d'observer le gazon et lorsqu'il la regarda à nouveau, un peu moins euphorique de rigoler tout seul, il vit une larme glisser lentement le long de son nez, glisser vers les lèvres et puis ploc, tomber sur sa cuisse.

Gilles demanda : "Marion ? T'as quoi?"

Elle haussa les épaules sans répondre.

Il s'assit à côté d'elle dans l'herbe grasse et demanda à nouveau : « T'as quoi ? Dis-moi... »

Alors Marion, qui avait des larmes qui se poursuivaient le long de son nez, se mit à renifler et puis dit doucement : « Moi j'ai pas envie de toujours m'envoler..." Et alors, tandis que Gilles mettait ses bras autour des épaules de Marion et la secouait gentiment, elle se mit à pleurer à gros bouillons hoqueteux.

Il demanda : « Mais pourquoi ? On est libres maintenant, c'est ça que ça veut dire... Marion ?... » Il continuait de la secouer gentiment : « Non ?

-Mais non-non... Moi je trouve ça ho-horriiiiibleeeee.... »

Elle en perdait la respiration, de pleurer. « On va deveniiiiir comme euuux... Ils-- ils ont tous des obsesssiiiions... »

Elle mit sa tête entre ses bras et continua de sangloter pendant que Gilles fixait tristement la piscine. Son coeur, tout serré, battait à gros coups qui faisaient mal. Il le sentait fort mais il n'avait plus envie de regarder vers le ciel. Il préférait sentir Marion renifler contre son épaule, même si ça lui pinçait très douloureusement le coeur.

Il demanda finalement: "Quoi, des obsessions ?..." Elle le regarda, le visage tout gonflé de larmes et les yeux brillants : "C'est ton obsession à toi, que t'aimes pas êtres tri-iste... Alors main main maint'nant... tu vas t'en-t'envoler chaque fois qu'il y au-aura un problèèèème... " et elle se remit à pleurer fort, la tête dans les mains à nouveau, puis ajouta : « On pourra jamais res-rester par terre ! Toujours vo-voler... C'est horriiiiiible... ! »

Et Gilles tristement réalisait qu'il était au bord de la lâcheté, et plus du tout à la limite de la magie. Ce n'était plus de l'envol, c'était juste de la fuite. Et il se sentait bien honteux d'avoir trouvé ça si extraordinaire, parce qu'à côté de lui, Marion jolie comme un sucre continuait de pleurer et c'était de sa faute à lui. Il ne disait plus rien, le bras toujours autour des épaules de Marion et l'esprit gêné comme s'il avait été tout nu.

Il avait voulu une fausse liberté, et il avait bien des remords de l'avoir souhaitée. Gilles ne se sentait plus du tout comme un héros. Et, tandis qu'il regardait la piscine, le rouge aux joues et le menton tremblant, il vit... ploc ploc, floc, floc, des petites bulles éclater à la surface du bleu. Il écarquilla les yeux, secoua la tête. Il avait envie de pleurer, sa tête était pleine de larmes; il retourna à sa honte et oublia les bulles quelques secondes, pour en voir une grosse exploser, une du genre qui ne se laisse pas ignorer, et puis un remous; Marion leva la tête, alertée à son tour.

« T'as vu ? » Gilles fit : « Mmh » et puis voilà, juste à ce moment-là, qu'apparut une tête. Une toute petite tête qui ne justifiait pas du tout ce remue-ménage de bulles. Et voilà qu'en apparut une deuxième, et puis encore une. Et ploc, ploc, des têtes les unes après les autres émergeaient des flots, et bientôt la surface de la piscine fut toute peuplée de visages qui les regardaient.

« Mais... »

Gilles et Marion, intimidés, s'étaient levés.

Et l'homme à la casquette sortit alors des flots.

XI.

"Ah vous voilà!" sourit-il, tout le corps encore immergé. Tandis qu'il s'extirpait de l'air bleu, ils virent d'autres bulles exploser, et d'autres remous faire trembler le flot; puis des dizaines et des dizaines de têtes se mirent à danser tout près du bord de la piscine. Tout les yeux étaient fixés sur eux; l'homme à la casquette, maintenant debout sur le gazon et époussetant son jeans de marque à petits coups précis, suivit le regard des enfants. Il fit un signe nonchalant en direction des têtes et dit : "Ne faites pas attention à eux... La fête est excellente, mais ils ont besoin d'air." L'homme à la casquette eut un rire mondain : « Mes fêtes sont toujours excellentes ! » Il s'approcha. Gilles et Marion se prirent par la main. Ils éprouvaient une drôle de peur et Gilles sentait sa colonne vertébrale le chatouiller.

"Alors comme ça, on peut voler?", demanda, insidieux, l'homme fêtard. Ils se tenaient la main bien fort et se taisaient. "Enfin, non. Monsieur peut voler, et Madame

n'a qu'à profiter... C'est pratique." L'homme s'assaya sur le gazon et il se tut un moment en regardant en l'air. Gilles et Marion amorçaient une discrète retraite lorsqu'il ajouta, pensif : "Oui, voilà qui doit être pratique... Pouvoir profiter des talents de quelqu'un, sans le moindre effort. Et... Vous n'avez pas honte, jeune fille?" Il regardait Marion avec curiosité. Elle ne répondait toujours pas, alors il poursuivit: "Les gens comme vous, ici, ça n'existe pas... Vous avez dû remarquer, non ?" Gilles avait de plus en plus peur. Au-dessus de sa tête, il y avait le ciel. Un frisson de légèreté lui courait sur l'échine. Il sentait qu'il lui suffirait d'une impulsion pour qu'il s'envole, Marion à son bras. L'homme à la casquette ne pourrait plus leur parler avec son drôle de ton... C'est ça qu'il fallait faire. C'est bien ça. Une impulsion...

Et pourtant, quelque chose le retenait là, agrippé à la main de Marion qui s'était remise à pleurer. L'homme continuait : « Vous devriez développer un talent, vous-même... J'ai par exemple besoin de quelqu'un qui m'aide à préparer les cocktails... » Ça l'inspirait, visiblement. Il s'arrêta pour expliquer d'un ton de pédagogue : « Très important, les cocktails, faut pas croire... Capital, même ! » Voilà, il était convaincu et cette fois il se pencha avec détermination vers Marion : « Tu ne sers à rien ici, petite. Viens avec moi, allez. Je t'engage ! » Il tendait les mains vers Marion, déjà prêt à s'en saisir. Marion se serra contre Gilles, se mit à crier : "Gilles, vole! Il faut qu'on vole!"

Mais Gilles ne voulait pas voler. Il retenait fort ce décollement d'échine qui le tirait vers le ciel ; il se concentrait.

Il se mit devant Marion et cria : « Sans Marion je ne pourrais jamais voler ! Vous n'avez pas le droit de lui parler comme ça. » Et puis, il se mit à crier encore plus fort, en direction de la piscine : « Vous êtes un voleur d'enfant ! Voleur d'enfant ! »

L'homme à la casquette mit ses mains dans ses poches. Sourit avec embarras. "Chuut" ordonna-t-il discrètement, souriant vers la piscine. Mais Gilles avait mis ses mains en cornet autour de sa bouche et continuait de crier: "Voleur d'enfant, voleur d'enfant !" L'homme à la casquette s'éloigna, plein de sourires torves et de "chuut" embarrassés; puis il se mit à courir, se retournant de temps en temps, le visage tout plissé de fausse bonhomie.

Alors Gilles regarda Marion. Elle lui souriait, et il perçut avec violence le poids de son propre corps, l'épaisseur de ses membres. La pesanteur de sa tête. Sa colonne vertébrale avait cessé de démanger ; il avait contrôlé l'irrépressible envol. Et il se sentit fier et lourd comme du plomb. Et puis il eut une drôle de sensation ; ses pieds se décollèrent du sol sans que le reste de son corps ait participé d'une manière ou d'une autre à ce nouvel envol.

Et Marion à côté de lui s'envolait également.

Ainsi, main dans la main, et tous deux pareillement légers et libres, les enfants s'élevèrent au-dessus de la piscine. Ils restèrent un long instant en suspens, et ils purent voir tous les participants de la disco qui leur faisaient de grands signes joyeux: "Au revoir! Revenez nous voir bientôt! Au revoir! Bonne chance !" et l'obèse qui flottait le ventre en l'air leur sourit joyeusement, et l'homme à la casquette, dressé là-bas dans l'herbe grasse, agitait les mains avec de grands rires. « C'était un test ! C'était un test ! », criait-il.

Gilles et Marion n'avaient pas passé le test d'entrée.

Ils continuèrent la lente ascension, de plus en plus haut dans l'air bleu et blanc de l'été, et bientôt la piscine leur parut très petite, et bientôt ils eurent froid et puis tout à coup les voilà aspirés dans un grand trou d'air, très très vite, et alors: Pfuuuuuuitt!

XII.

Ils étaient allongés dans un champ d'herbe grasse, allégrement poussée sous le bon soleil d'été. C'était un matin neuf. Gilles était couvert de rosée comme s'il avait passé la nuit dans ce champ ; il se lécha les lèvres et s'étendit. Et puis il regarda à côté de lui : il y avait là Marion qui souriait en dormant.

Marion ouvrit les yeux. Elle regarda Gilles et demanda : « On est rentrés ?

-Oui, on est rentrés... » Il était content, mais une inquiétude lui restait : « Tu crois qu'on pourra quand même s'envoler des fois ?

-On trouvera bien un moyen...»

Et ils commencèrent à rire ; ils étaient contents d'être de retour.